

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un Papineau qui mérite d'être lu Lactance

Lactance Papineau, *Correspondance 1831-1857*, (Lettres colligées et présentées par Renée Blanchet), Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, 252 p

Adrien Thério

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (2002). Compte rendu de [Un Papineau qui mérite d'être lu : lactance / Lactance Papineau, *Correspondance 1831-1857*, (Lettres colligées et présentées par Renée Blanchet), Montréal, Comeau & Nadeau, 2000, 252 p]. *Lettres québécoises*, (108), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un Papineau qui mérite d'être lu : Lactance

*Lactance Papineau était un esprit brillant qui aurait pu devenir une personnalité marquante de notre XIX^e siècle.
Comme d'autres après lui, il est parti avant de donner sa pleine mesure.*

C O R R E S P O N D A N C E

ADRIEN THÉRIO

Nous avons tous entendu parler des fils de Papineau, Amédée, Lactance, Gustave, mais nous en savions très peu sur leurs activités littéraires avant que le tandem Aubin-Blanchet nous les fasse découvrir par la publication du *Journal d'Amédée* et de la correspondance de Lactance ainsi que celle de Rosalie, la sœur du grand homme. Deux ans avant l'édition des lettres de Lactance que nous devons à M^{me} Blanchet, Micheline Lachance nous offrait le deuxième tome du *Roman de Julie Papineau* qui nous faisait entrer de plain-pied dans la vie familiale des Papineau pendant sa période la plus critique. Dans ce deuxième volume, l'auteure consacre plusieurs chapitres à Lactance qui devait perturber le ménage plus que ses frères et sœurs même si chacun avait des dons particuliers. Mais, ici, Lactance est un personnage de roman.

Cette fois, nous n'avons pas d'intermédiaire. C'est Lactance lui-même qui se fait connaître par ses lettres à ses parents et à ses amis. Il écrit ses premières missives à son père, député à Québec, dès l'âge de neuf ans. Peut-être a-t-on guidé sa main alors et corrigé ses fautes de français. Mais quelques années plus tard, au Séminaire de Saint-Hyacinthe, nous devons nous rendre à l'évidence, ce jeune homme de 14 ans maîtrise déjà l'écriture et il a des idées très originales. C'est dans un papier à son frère Amédée qu'il déclare après avoir lu certains numéros de *La Minerve* :

Comment veut-on qu'un pays qui importe tout et qui n'exporte rien, ou presque rien, soit riche et florissant?

Un peu plus tard, dans une lettre adressée à son père réfugié à Saratoga après les troubles de 1837, il lui apprendra qu'il a l'intention de le rejoindre afin d'apprendre l'anglais avec un bon mentor, dès que son cycle d'études sera terminé au Séminaire, dans quelques semaines. Ce sera pour lui la meilleure façon de s'occuper en attendant que les choses se tassent. Peu après, sa mère va rejoindre le fugitif qui a élu domicile à Albany et laisse ses fillettes à la garde de leur tante Rosalie. Lactance, lui, se languit « de chagrin et de mélancolie » et rêve au départ. Puis le voici à son tour à Albany. Maintenant, c'est à Amédée et à sa tante Rosalie qu'il fait part de ses émotions en regard des insuccès de son père auprès des instances américaines. En février 1839, ne voyant rien venir des États-Unis, le chef des patriotes décide de se rendre à Paris. Aura-t-il plus de chance auprès des Français ? Peu probable. Esseulé, le fils décide de le rejoindre en juillet. Suivront plus tard Julie et ses filles. La coexistence ne sera pas facile. L'appartement est trop petit. On se marche sur les pieds. On manque d'argent. En fait, on manquera d'argent tout au long de cet exil puisque le

gouvernement de l'Union ne paie pas les redevances dues à Papineau. Même après le retour de Julie et de ses filles au Canada, le problème reste entier. On pourrait vendre la seigneurie, mais il faudrait presque la donner. Et la parenté survit au Canada et aux États-Unis de peine et de misère. Amédée ne peut faire de miracles, car s'il travaille, il étudie aussi pour devenir avocat.

Le père aurait voulu que Lactance travaille à la boutique de son ami, le libraire Bossange. Mais le fils sait ce qu'il veut : étudier la médecine. C'est exactement ce qu'il va faire. Il ne pourra donc pas aider au soutien du ménage. Papineau lui en voudra de n'en faire qu'à sa tête alors qu'on aurait besoin des fruits de son travail. Ce manque d'argent chronique aiguïsera les deux caractères. Le père et le fils en viendront aux gros mots. Ce n'est pas la vie en rose. Pendant que le père recueille, selon ses dires, des matériaux pour une histoire du Canada, le fils se prive de tout pour faire ses études. Durant l'hiver 1841, le chauffage fait défaut et Lactance souffre de rhumatisme. Le correspondant avouera à Amédée, en septembre de la même année : « L'esclavage de la pauvreté a des chaînes trop lourdes pour être trainées sans blesser. » On en aura la preuve des années plus tard.

Ce qui nous frappe surtout dans les lettres de Lactance à ses parents et à certains amis, c'est d'abord et avant tout sa façon d'envisager la vie elle-même et ses aléas. Alors qu'il n'a que 22 ou 23 ans, on a l'impression à certains moments que c'est un philosophe ou un politologue qui parle.

Novembre 1840. La France est alors en pleine révolution. Lactance a-t-il eu, en quinze mois, le temps de juger le gouvernement français ? Cela semble un peu prématuré. Pourtant, dans une lettre à Amédée, il n'hésite pas à se prononcer sur ce qui se passe devant lui. Après avoir fustigé Louis-Philippe, il continue :

Ne va pas croire plus respectable le parti républicain : d'aucuns sont plus avancés que les plus fougueux révolutionnaires de 1795 ; d'autres rêvent d'un gouvernement tout-puissant, régulateur du commerce, de l'agriculture, etc ; ceux-ci, un système humanitaire, confraternité entre tous ces peuples, et ils les réunissent déjà « en phalanstère », vivant en commun, dans une concorde suprême.

C'est un chaos, un fractionnement infini d'opinions, une telle absence de principes que l'on ne peut s'expliquer leur ardeur à poursuivre ces chimères.

[...]



On veut la démocratie. Elle est conforme à la nature et le seul moyen de rendre les sociétés heureuses. Mais, avant de l'établir, il faut instruire le peuple, lui donner une éducation politique.

Il s'intéresse aussi, on le devine, à la politique canadienne de l'Union. En février 1844, dans une très longue lettre à son frère, il fait une analyse très sévère du gouvernement Metcalfe et de tous les thuriféraires qui travaillent avec lui, les Lafontaine, Baldwin, Viger, etc. À le lire, on croirait qu'il donne un cours magistral à un vaste auditoire.

L'éducation, mot clef sous sa plume, il y revient même quand il discute de sujets qui, à première vue, ne semblent pas s'y rattacher, comme dans la citation suivante :

Je pense que le vrai bonheur ne se puise qu'en soi-même et cette proposition ne reçoit son entière application qu'à l'égard de l'homme instruit qui, seul, peut trouver en soi-même des pensées assez attrayantes, des occupations assez variées et assez importantes pour le consoler des mécomptes trop nombreux de la vie. Celui-là est le plus heureux qui sait jouir du bien qu'il fait aux autres et de la reconnaissance qu'il en obtient...

Un peu plus loin, il revient à la charge sur le même sujet : *Pour être plus clair, je me répète : le désir du bonheur est le seul motif de nos actions, le seul but de notre être.*

Dans cette même lettre, il nous entretient de la vie, de la souffrance, de la civilisation, des progrès de l'humanité et « des autres maux inhérents à notre nature ».

Enfin, excédé de cette vie malheureuse, en compagnie de son père, il revient à Montréal, en juillet 1844, sans avoir passé ses examens de médecine. Quelques semaines après son arrivée, il se présente devant un jury de la faculté de médecine de McGill qui, satisfaite de ses connaissances, lui décerne son diplôme. Le voilà médecin. Il ouvre un bureau à Montréal. On lui confie même un cours de botanique à l'université. Mais le mal de vivre l'oblige à s'absenter souvent. On le congédie. Il se réfugie à la Petite-Nation.

C'est de nouveau l'affrontement avec son père. Il fait des crises de colère de plus en plus violentes. On ne sait plus sur quel pied danser. Amédée réussit à le convaincre qu'il est malade. On l'interne à l'asile de Bloomingdale, près de New York. Il y est très malheureux. Ses parents le ramènent avec eux l'année suivante. On le dirait guéri. Il sait cependant qu'après ce séjour avec des aliénés il est marqué pour la vie. Il redevient amer. Les crises reprennent.

Il trouvera refuge auprès de M^{re} Guigues, à Ottawa, qui le confiera aux Oblats. Il veut devenir prêtre. Les mois passent. L'ordination se fait attendre. Il revient alors chez ses parents. Il accepte de faire un pèlerinage à Rome en compagnie de deux ecclésiastiques. Il espère se faire bénir par le Pape. On le reconduira plutôt à l'asile des Hospitaliers de Saint-Vincent, à Lyon. Il a encore des moments de lucidité, comme en témoignent quelques lettres de cette époque. Il mourra seul, là-bas, d'une hydropisie, en 1862.

On peut se poser des questions au sujet de ces crises nerveuses. Est-ce que son père y serait pour quelque chose, lui qui l'a souvent malmené, à Paris comme à la Petite-Nation ? On peut se demander aussi si le séjour à Bloomingdale, au lieu de le guérir, n'a pas empiré sa condition. Est-ce un problème de gènes, d'exacerbation causé par sa personnalité ? On ne le saura probablement jamais...

Lactance Papineau était un esprit brillant qui aurait pu devenir une personnalité marquante de notre XIX^e siècle. Comme d'autres après lui, il est parti avant de donner sa pleine mesure. Grâce au travail patient de M^{me} Blanchet, nous restent ses lettres et bientôt, nous dit-on, un journal de ses années d'études à Paris. C'est de bon augure.



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

NOUVELLES PARUTIONS

YVES ALCAIDÉ

FLOCONS ERRANTS

Écrits intimes — Un enfant du pays ensoleillé de Camus adopte nos quelques arpents de neige et autres flocons errants... et nous sert une fort belle leçon d'hiver.

NICOLE V. CHAMPEAU

LA CICATRICE DU CERF

Poésie — Cassandra réincarnée en punk ?

MICHELINE DANDURAND ET

LOUISE LAFRENIÈRE

TANT L'AVENIR EST TANT ET TANT

Poésie — Quatre mains, trois voix : où la mémoire reprend une couleur de chair et d'os.

JEAN-YVES ROY

L'INVADÉ

Poésie — Un hommage senti au poète Gilbert Langevin.

JEAN-CLAUDE CHARVOZ

LES FRANCORICAINS

La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicisation.

**La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca